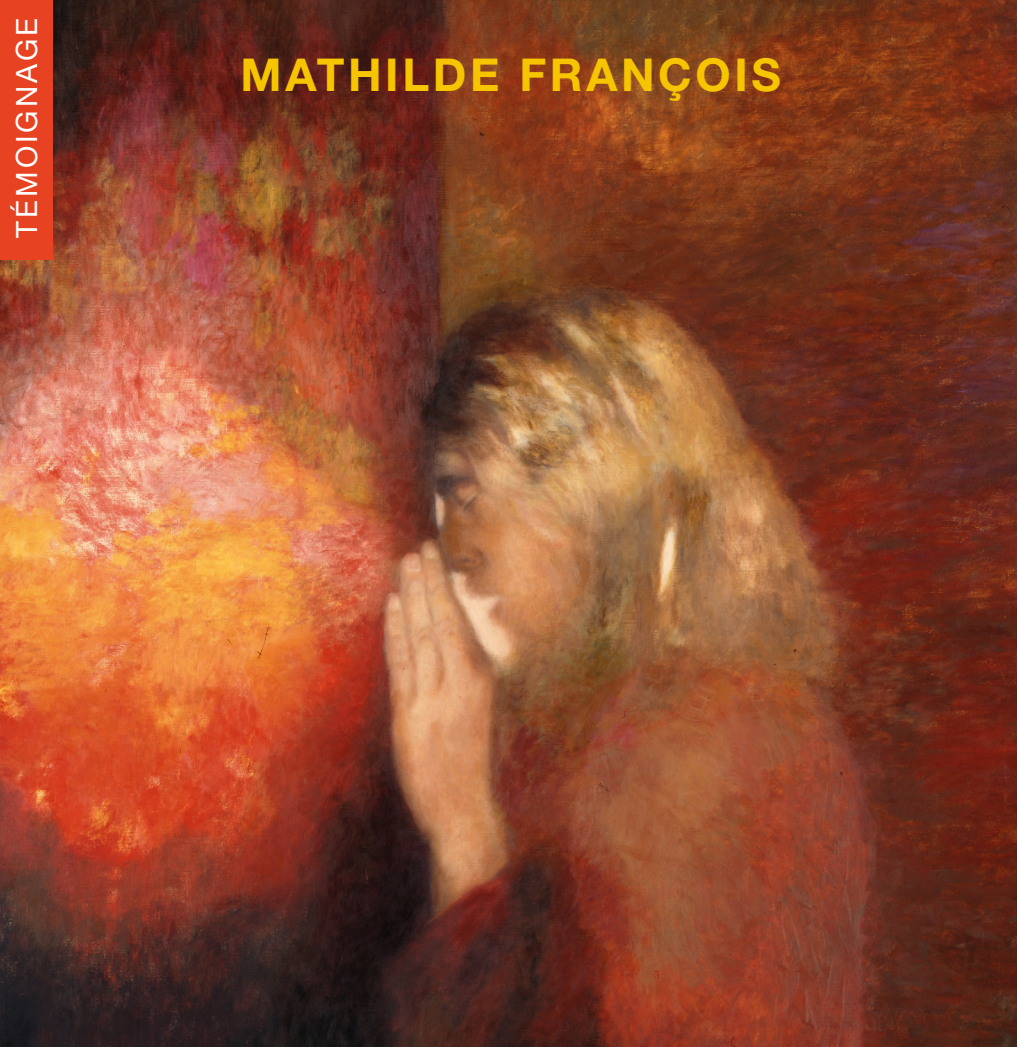
TÉMOIGNAGE

MATHILDE FRANÇOIS



DE LA MALTRAITANCE à la liberté

Préface du docteur Xavier Emmanuelli

EdB

TÉMOIGNAGE BOULEVERSANT D'UNE RÉSURRECTION INTÉRIEURE APRÈS UNE ENFANCE MALTRAITÉE

« Mon enfance s'est arrêtée d'un coup.
À l'âge de neuf ans,
comme on tombe dans un précipice,
j'ai soudain basculé dans l'angoisse.

Ce fut net et irréversible.

Jusque-là, j'avais grandi dans une famille
cochant toutes les cases de la normalité.

Mais, derrière la brume des apparences,
une autre pièce se jouait :
celle, muette, d'un combat en mon âme
contre une souffrance souterraine.

Il me fallut de nombreuses années
pour traverser cette douleur
sans être emportée par elle.
Lui résister comme on tente d'échapper à la noyade.

Puis quantité d'autres années pour la dépasser.
Consentir aux plaies qu'elle avait laissées en moi.
Et découvrir, enfin,
que celles-ci pouvaient aussi
devenir source de vie…

J'écris pour raconter ce chemin.
Du désespoir au bonheur d'aimer et d'être aimée.
De la maltraitance consentie à la liberté conquise. »

Mathilde François *est mariée et mère de famille. Elle exerce en tant que thérapeute, en particulier dans le domaine du lien mère-enfant.*

ISBN : 979-10-306-0256-2
9 791030 602562
www.editions-beatitudes.fr

13 €

Mathilde François

De la maltraitance à la liberté

Préface du docteur Xavier Emmanuelli

Médecin anesthésiste réanimateur
Cofondateur de Médecins Sans Frontières
Fondateur du SAMU social

EdB

« Je suis définitivement aimée et,
quoi qu'il m'arrive,
je suis attendue par cet amour.
Et ainsi ma vie est bonne. »

Paroles inspirées de la vie de sainte Joséphine Bakhita,
citées par Benoît XVI

Préface

Je connais bien celle qui dans son livre s'appelle « Mathilde », pseudonyme qu'elle a adopté par une sorte de piété filiale pour protéger ses géniteurs. Je la connais bien.

C'est une grande belle femme vaillante, cultivée et travailleuse, qui m'a aidé à mettre en place le SAMU social. Elle n'a pas compté son temps, ni son énergie. Constamment de bonne humeur et souriante, elle a été l'élément essentiel dans la construction de mon association, dans l'enseignement, la recherche de fonds, la logistique et l'administration. Avec une réelle mais douce autorité, elle a mené les actions, même les plus difficiles, qui ont contribué à la réussite de ces premières années de terrain.

Je prétends que je la connais bien, c'était ma plus proche collaboratrice et je percevais chez elle une bonne éducation dans sa politesse et ses gestes mesurés, jamais de colère ni de sautes d'humeur. Elle était pour moi très précieuse avec sa voix juvénile et ses rires même à mes plaisanteries douteuses, et je sentais par quelques phrases, par quelques expressions, la connivence dans notre foi commune.

Mais quand j'ai découvert son livre, j'ai compris que l'on peut côtoyer les êtres quotidiennement, s'y attacher et les estimer sans jamais vraiment les voir ni les comprendre. Mathilde s'est structurée d'une étrange et violente façon, par le même mécanisme paradoxal qui la détruisait tout en

la construisant. Soumise comme tous les êtres humains à l'autorité parentale sans laquelle les enfants ne peuvent ni vivre ni grandir, elle ne s'en est jamais affranchie. Mais cette autorité, dans son cas, était monstrueuse et perverse. Je lui ai parlé d'une métaphore cosmique, qu'elle n'a pas récusée d'ailleurs, de « l'étoile à neutrons » et plus précisément d'un « trou noir » pour désigner le psychisme de sa mère, qui aspire vers elle en détruisant toutes les planètes, les corps, les corpuscules qui passent sur son orbite. Un soleil noir éteint, effondré sur lui-même, un soleil de mort puissant dont on ne peut se libérer…

Elle a essayé par des tentatives maladroites, épuisantes, presque psychotiques, en souffrant mille morts, en lisant et étudiant les mécanismes psychiques, en quêtant la moindre miette d'amour dans son entourage comme une plante dans le désert cherche l'eau sous toutes ses formes… En ayant, surtout, une espérance, une foi irrépressible, indestructible, une foi naïve et totale en Dieu incarné en Christ.

Voici son témoignage, il mérite d'être connu afin que les dynasties de Folcoche, la terrible mère de *Vipère au poing* d'Hervé Bazin qui est une sorte d'archétype, soient dénoncées et combattues courageusement par leurs victimes.

Mathilde s'en est sortie. Le professeur Boris Cyrulnik pourrait parler dans son cas de « résilience ». C'est possible. On peut bâtir sur des gouffres. Mais ce qui est remarquable chez elle qui, comme tant d'autres, passent leur vie à chercher Dieu, c'est sa confiance et sa capacité d'aimer, malgré sa blessure.

Docteur Xavier Emmanuelli
Médecin anesthésiste réanimateur
Cofondateur de Médecins Sans Frontières
Fondateur du SAMU Social

Introduction

Mon enfance s'est arrêtée d'un coup.

À l'âge de neuf ans, comme on tombe dans un précipice, j'ai soudain basculé dans l'angoisse.

Ce fut net et irréversible.

Jusque-là, j'avais grandi dans une famille cochant toutes les cases de la normalité.

Matériellement, notre vie était douce et extérieurement, rien ne nous manquait.

La réussite professionnelle de mon père et les moyens financiers qui en découlaient nous offraient des conditions de vie plus que confortables : grand appartement parisien, vacances dans notre maison de Vendée, écoles renommées, voitures dernier cri, voyages…

Ma mère était dévouée à ses enfants, ses bonnes œuvres et ses activités sportives.

Nous composions ainsi, mes parents, mes frères et moi, un joli tableau qui suscitait fréquemment l'admiration de nos proches.

Admiration qui se renforça avec la naissance de l'un de mes frères, handicapé, puis sa mort, quelques années plus tard. Comme si les épreuves traversées rendaient forcément meilleurs.

Mais, derrière la brume des apparences, une autre pièce se jouait : celle, muette, d'un combat en mon âme contre une souffrance souterraine. Discrète dans les premières années de ma vie, cette pénible compagne m'envahit subitement, au milieu de mon enfance.

Il me fallut de nombreuses années pour traverser cette douleur sans être emportée par elle. Lui résister comme on tente d'échapper à la noyade.

Puis quantité d'autres années pour la dépasser. Consentir aux plaies qu'elle avait laissées en moi. Et découvrir, enfin, que celles-ci pouvaient aussi devenir source de vie…

J'écris pour raconter ce chemin. D'une enfance brisée à la liberté. Du désespoir au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Une irréprochable maltraitance

Enfance amputée

La vie avec un toc

À l'âge de neuf ans, je suis donc tombée dans la crainte, la porte de mon enfance s'est refermée et la peur d'être à l'origine d'un drame s'est établie en moi.

Dès lors, tout ce qui relevait de ma propre responsabilité devenait susceptible de déclencher cette hantise de provoquer une catastrophe et mon esprit, désormais colonisé par la crainte, se trouvait submergé par des scénarios dramatiques qui me terrorisaient.

Pour éteindre ces incendies en moi, je me mis alors à vérifier, encore vérifier, de plus en plus vérifier…

Ces rituels insupportables, qui n'en finissaient pas de ne jamais finir, étaient mon prix à payer pour apaiser l'angoisse.

Mais ils me laissaient exsangue intérieurement.

Quitter l'appartement lorsque j'y étais seule pouvait ainsi me prendre de deux à trois heures : le temps de vérifier, contrôler à nouveau et vérifier encore que chaque danger potentiel pour notre appartement, ma famille, les voisins, l'immeuble tout entier, était bien écarté.

Le gaz. Les robinets. Le fer à repasser. Chaque lumière. La télévision. La porte. Les allumettes. Les fenêtres. Le four. Tourner d'une pièce à l'autre et recommencer sans cesse, pour éviter un incendie, une explosion de gaz, une inondation, un cambriolage, un accident, un malheur…

Je craignais particulièrement le samedi matin. C'était le moment où ma famille faisait en général du sport pendant que je restais seule chez nous, en attendant de partir à mon tour, vers midi.

Dès 9 heures, la peur me saisissait, puis augmentait telle une marée montant inexorablement. Il m'était impossible de résister à ce torrent d'angoisse qui m'envahissait et me condamnait à trois heures de vérifications, à tournoyer de pièces en pièces, de fenêtres en prises électriques, d'appareils électroménagers en lampes…

À en devenir folle.

La crainte de faire un faux pas, à coup sûr gravissime, m'oppressait et je luttais contre elle en contrôlant encore et toujours ce dont je m'étais déjà assurée plus de cinquante fois.

Chaque objet de la maison devenait une source potentielle de danger et chaque minute était précieuse dans ce compte à rebours dramatique. Car plus l'heure de partir approchait, plus l'angoisse grossissait, plus je m'enfonçais dans ces rituels absurdes et plus j'étais broyée par la peur, comme par ces vérifications sans fin.

Je savais en effet que tout cela n'avait aucun sens, mais je savais aussi que j'aurais à sortir de chez moi. Les dés seraient alors jetés et je me retrouverais seule face à la menace d'un oubli, d'une erreur, sans plus aucune possibilité de me rassurer par une énième inspection. Privée du moyen de vérifier, l'angoisse atteindrait alors son paroxysme.

Par anticipation, comme pour exorciser à l'avance la peur décuplée qui m'attendait, je faisais donc des provisions de vérifications.

Une fois sortie de chez moi, le supplice continuait. Et pour chasser le doute et sa douloureuse morsure, il me fallait me remémorer les images, en boucle : le fer à repasser débranché, les allumettes éteintes, le gaz fermé, le four éteint, les fenêtres closes, la porte verrouillée à double tour, les lumières éteintes, la bouilloire arrêtée, le grille-pain débranché…

Récitation infernale à laquelle je devais rester accrochée pour résister à la crainte qui m'envahissait encore…

Le calvaire avait lieu aussi quand je gardais mes frères, le soir à la maison. L'annonce d'une soirée sans mes parents en lançait les prémices, déclenchant une intense détresse en moi. Je gémissais d'avance sous le poids de l'épreuve qui déjà se profilait à l'horizon.

Je savais que ça recommencerait, l'angoisse débordante, l'imagination en effervescence, les images des catastrophes susceptibles de se produire par ma faute, les heures de vérifications pour étouffer chaque risque… Le tout dans un recommencement sans fin.

Je n'aurais plus alors qu'à m'exécuter.

Tel un hamster dans sa roue, je tournerais de pièces en pièces, d'une peur à l'autre. Impossible de dormir, l'angoisse m'éjecterait sans cesse hors de mon lit pour aller vérifier encore une fois ce qui venait tout juste d'être contrôlé.

Le bruit de la clef dans la serrure annonçant le retour de mes parents refermerait la parenthèse de ce cauchemar éveillé et je m'endormirais enfin.